AU BAL

Intervention à la librairie Le Bal des Ardents, à Lyon, le 1er juillet 2015 (le jour de mes 55 ans, mais pure coïncidence).
Dans l'arrière-salle de la librairie, je lis d'abord en direct face au public les lignes signalées en italiques grasses de corps 14 qui suivent, après quoi je m'assois quelque part entre les auditeurs et un drap tendu sur les rayonnages et déclenche la projection sur cet écran d'une vidéo sonore me montrant lire toutes les pages en corps 12.
Je suis placé de sorte que je ne vois l'écran qu'en tournant la tête, de profil donc, car j'ai devant moi outre un ordinateur, une petite rampe d'ampoules que le public doit pouvoir voir s'éclairer (cf. solution C), à ma gauche une pile de feuilles (l'« Avant-dire », à lire sur papier, ici donné en annexe), à ma droite les exemplaires des livres (typo bleue) que je montre quand il en est fait mention, quelque part un paperboard dont je tourne à un moment (typo grise) les feuilles, pré-remplies. Alentour sont accrochés au mur quelques panneaux autonomes (également typo grise).

Homme de papier plus qu'orateur, je ne vais pas improviser ce soir mais lire ou plutôt m'écouter lire des pages préparées exprès, un texte un peu long certainement (c'est le paradoxe du taiseux bavard) et trop dense sans doute, mais on ne se refait pas.
De cette fidélité à ses travers – lesquels j'incline, s'agissant des miens, à considérer comme ma seule propriété et comme seuls guides sûrs de l'agir, je donnerai un autre exemple avant de lancer l'affaire. Alors que j'avais déjà la forme définitive des pages que vous allez entendre, d'autres réflexions me sont venues. Ne voulant pas retoucher l'ensemble laborieusement constitué pour les intégrer, j'ai conçu qu'elles existent comme un complément tu, une peau supplémentaire, mais la plus externe, sorte d'avant-dire avec lequel pourront repartir les coupeurs de culs de mouche en quatre comme moi. [Montrer pile]
Je mentionne enfin à l'attention de ces derniers une version d'archives du texte entendu ce soir, version consistant en un pdf d'une seule – longue – page, AU BAL, que je me propose d'envoyer aux intéressés qui m'en feront la demande à l'adresse suivante lherbeestelleunobjet@free.fr (l'herbe est-elle un objet en un seul mot).

SOLUTION entre parenthèses S

S'adresser à un public ne va pas de soi.
Ce n'est pas une suite logique de l'acte de publier, qui n'est lui-même pas une suite logique de l'acte d'écrire.

Quand on s'entend mal soi-même (sans doute la vieillerie qui avance) et qu'on répugne (d'où le dispositif audiovisuel) à bredouiller en direct et à pousser sa voix, ce qui ne va pas de soi va encore moins de soi.

Pour m'y décider, pour accepter de jouer cette situation qui ne va pas de soi (moi qui parle et vous qui écoutez), il m'a fallu trouver comment transformer la présentation de ces deux livres, *Nouure* et *Jusqu'au* *cerveau personnel*, en un *faire* autonome qui leur ressemble un peu, comment charger l'occasion d'un sens *pour moi* et reconduire le pari, qui préside à l'écriture elle-même, que ce *pour moi* intéresse autrui.

Les choses que je pourrais dire et qui ont été écrites (et il y a de fortes chances pour qu'elles l'aient été), je préfère qu'on les lise plutôt. Les dire serait les redire sans précision et j'aime la précision, au point que ce qui m'excite à écrire, et j'y insiste, est peut-être plus ça, la précision du dire, que les choses dites elles-mêmes, à supposer qu'on doive distinguer manière et matière, ce que je ne fais ou plus exactement essaie de ne pas faire*.
Cela dit, les sujets sur lesquels j'ai ou peux avoir à dire sont très peu nombreux, aussi s'en seront nécessairement de familiers autour desquels je vais tourner, et il se peut bien que ceux qui connaissent mes choses aient une impression de déjà, de encore, de ressassement, et ce sentiment ne sera certes pas infondé.

J'ai envisagé pour ce soir diverses solutions mais, ne sachant qui précisément est là, c'est-à-dire quelles attentes en chacun, quelle endurance etc., j'opte pour une très ouverte réglée sur mon goût, celle de les énoncer toutes en précisant pourquoi celle-là ne convient pas et celle-ci non plus, et comment cette troisième ne méritera que d'être mentionnée, cette quatrième ne connaîtra qu'une forme abrégée etc.
Cette solution est un compromis, et, comme tous les compromis il est insatisfaisant, mais l'insatisfaction qui s'attache à lui est peut être, au bout du compte, des insatisfactions en concurrence la moindre, la moins coûteuse. Elle ne constitue en effet pas une entorse grave à ce qu'on pourrait presque appeler (d'où ces guillemets que vous ne voyez pas) mon « éthique de la chose écrite », comme le serait, on y reviendra, d'ouvrir n'importe où n'importe lequel de mes livres et d'infliger, à l'auditeur autant qu'à moi, la preuve que l'on ne comprend ainsi pas comme j'entends que l'on comprenne, que la lecture à haute voix sacrifie une bonne part du sens au maigre plaisir d'entendre des mots traverser l'air de bouche à oreilles.

D'un faible coût moral donc [ce mot, *moral*, où sonne le mot *oral*, fait pont ici avec un livre de 2009, *Sous un nœud de paroles et de choses** dont une sous partie est tout entière dévolue à autopsier mon réflexe anti-lecture, mon « blocage » pensent, j'en suis sûr, certains], moralement peu coûteuse dis-je, cette solution de compromis ne représente par ailleurs pas une grosse dépense de temps et d'énergie. Ce n'est pas que je fuis celle-là, la grosse dépense de temps et d'énergie, mais précisément je la réserve au travail proprement dit, et je n'aurais pas voulu, c'est un motif du rejet de la solution D dont je vous dirai bientôt deux mots, qu'elle empiète sur lui, le travail. Comme l'écrivait Kafka déjà cité dans *Fantaisies*, « le temps est court, les forces sont petites. »

La « Solution (entre parenthèses S) » me permet de lire, je veux dire ici maintenant à haute voix, mais de lire sans contredire à ma conviction de l'inconséquence de lire ce qui s'est écrit en partie contre la voix ; je lis en effet, mais je ne lis rien d'écrit, ce texte n'est pas écrit au sens où est écrit le texte qui perd trop de sens à être entendu : il a été écrit exprès, il a un destinataire situé dans le temps – maintenant – et l'espace – ici – ce qu'un lecteur de livre n'est pas.
Sous l'aspect qu'elle prend de quasi lettre, cette solution a en outre pour elle de refléter, en moins serré (comme on dit d'un café), les répétitions, chevauchements, impasses, méandres et raccourcis que l'on retrouve dans les livres.

* Le revers de cette obsession de la précision étant que l'écriture s'arrête quand elle ne peut être obtenue.

Solution A

Vous êtes devant moi ou moi devant vous, je suis tout seul et vous plusieurs, c'est déjà une étrange répartition.
Et voilà qu'après avoir remercié les présents d'être présents, éventuellement bafouillé un truc sur l'occasion de cette étrange occupation de l'espace, j'ouvre un volume imprimé et, après un grattement de gorge, dans le silence qui sied, je mobilise et expulse dans l'air, selon la partition élue pour l'exercice, des ondes sonores.
Que se passe-t-il alors ? Eh bien d'abord, oui, vous vous accrochez (ne suis-je pas là pour ça, sortir de moi, et l'auteur n'a-t-il pas quelque chose à me donner en échange de ma présence-là, de mon attention et de mes yeux sur lui etc.) mais bientôt vous lâchez prise et vous contentez de reconnaître des mots ou des séquences de mots, bientôt vous pensez malgré vous peut-être que ce lecteur aurait intérêt à prendre quelques cours de

diction, que sa réputation d'auteur difficile est décidément fondée, etc. Pour finir l'ennui vous porte, vous porte à penser que fais-je donc là alors que les pois chiches de ce soir ne sont pas encore à bouillir…

Voilà ce qu'il advient avec la solution A : je sers ma soupe dans une assiette plate, pleine de l'avant et de l'après, des bruits et images du jour passé et de l'instant, pas le bol creux de l'esprit seul et au calme que j'imagine pour elle – et elle coule par terre.

Pour insister sur la nécessité de la solitude, une pincée de Proust : « la lecture consiste pour chacun de nous à recevoir communication d'une autre pensée, mais en restant seul, c'est-à-dire en continuant à jouir de la puissance intellectuelle qu'on a dans la solitude et que la conversation dissipe immédiatement. »
Je souligne : *En continuant à jouir de la puissance intellectuelle qu'on a dans la solitude*.

Solution Aprim

Comment tel ou tel texte pourrait-il être compris *entendu* 1 seule fois quand même devant les yeux et dans le meilleur silence son sens n'est pas sûr encore après relecture ?
Prenant acte de cette évidence, la solution aprim consisterait à dire un unique texte plusieurs fois de suite dans l'espoir que la répétition supprime un à un ses blancs – et peut-être certaines inflexions de la voix d'une fois l'autre, certaines variations dans la diction favoriseraient-elles effectivement la conversion de l'obscur.
Mais lequel choisir ? Lequel serait si plein à mes yeux que l'arrogance d'imposer à l'auditeur cette épreuve ne m'empêcherait pas ?
Un morceau qui condenserait à ce point ma pensée que je me sentirais appeler à tout faire pour le transmettre sans reste, à l'égal d'une dernière parole ou d'un <ce-que-j'ai-à-dire-avant-de-quitter-la-scène>, dans ma production je n'en vois pas. Plus tard peut-être – mais je conjecture que cet essentiel, si un jour il en est un, sera simple, extrêmement simple, si simple que même tu il sera intégralement compris.
En attendant, je laisse donc tomber aprim, tout en retenant, pour le stade où j'en suis, la nécessité du plusieurs fois.
3 citations.

D'abord un extrait de la lettre-préface de Descartes à l'édition française de ses *Principes de la philosophie* (1647) :

> J'aurais aussi ajouté un mot d'avis touchant la façon de lire ce livre, qui est que je voudrais qu'on le parcourût d'abord tout entier ainsi qu'un roman, sans forcer beaucoup son attention ni s'arrêter aux difficultés qu'on y peut rencontrer, afin seulement de savoir en gros quelles sont les matières dont j'ai traité ; et qu'après cela, si on trouve qu'elles méritent d'être examinées et qu'on ait la curiosité d'en connaître les causes, on le peut lire une seconde fois pour remarquer la suite de mes raisons ; mais qu'il ne se faut pas derechef rebuter si on ne la peut assez connaître partout, ou qu'on ne les entende pas toutes ; il faut seulement marquer d'un trait de plume les lieux où l'on trouvera de la difficulté et continuer de lire sans interruption jusqu'à la fin ; puis, si on reprend le livre pour la troisième fois, j'ose croire qu'on y trouvera la solution de la plupart des difficultés qu'on aura marquées auparavant, et que s'il en reste encore quelques-unes, on en trouvera enfin la solution en relisant.
> […] je voudrais assurer ceux qui se défient trop de leurs forces qu'il n'y a aucune chose en mes écrits qu'ils ne puissent entièrement entendre s'ils prennent la peine de les examiner […]

Après Descartes, Karl Kraus, ironique, dans *Dits et contredits* (1909)

> […] C'est le plus grand honneur qui me fut jamais rendu, quand un lecteur m'avoua, confus, qu'il ne parvenait à comprendre mes choses qu'à la seconde lecture.[…] J'avais réellement craint assez longtemps qu'on pût déjà avoir à la première lecture du plaisir à mes écrits.

et le même Kraus, dans *Pro domo et mundo* (1912)

> On doit lire mes travaux deux fois pour s'en approcher. Mais je n'ai rien non plus contre le fait qu'on les lise trois fois. Mais je préfère qu'on ne les lise pas du tout, plutôt qu'une fois seulement.

Solution B

Une variante presque de Aprim : donner une « leçon de poétique » : comment peut-on lire tel texte, que signifie le comprendre etc.
Cette leçon, qui serait bien sûr bien davantage qu'une leçon un « lisons ensemble », et qui pourrait même, à supposer que je prenne comme matériau un texte en cours d'écriture, prendre la forme plus tâtonnante d'un « écrivons ensemble », cette pseudo leçon donc me demanderait une concentration considérable, mais elle ferait la peau je pense, oui elle parviendrait sans doute à faire la peau à la réputation d'auteur difficile qui me colle.

Pourquoi toutefois voudrais-je la peau de celle-là ? Est-elle réellement pour me gêner ?
Quand je réfléchis à ma supposée obscurité, je suis moins méchant que Kraus quand il écrit qu'il ne voudrait pas « être responsable des congestions cérébrales d'un imbécile qui n'a pas le temps ». Les mots qui me viennent pour définir les vertus de l'accusateur sont seulement ceux-là : paresse et incuriosité.
Voilà qui me donne l'occasion de lire une chose toute récente, en relation avec les deux nouveaux livres, et qui illustre la difficulté voire l'impossibilité de donner à un texte une existence sonore qui ne le desserve pas, impossibilité déjà évoquée *supra* et qui tient souvent, comme c'est le cas ici, au fait que le texte est chose visuelle et que l'ordre d'apparition de l'information fait partie intégrante de son sens d'objet :

> Face nord *astérisque*
> je lis l'astérisque :
> (Contexte à la brosse) L'État *allait* délier sa bourse, la seule inconnue, habituelle dans l'habitude installée, étant *combien cette fois, combien pour les deux* chiens[1].
> On apprit : zéro – *stupeur*[2],
> puis au Maître en deux mots l'argument supposé.
> Je lis la note 1 :
> *Chien* nomme ici le livre invendable.
> Je lis la note 2 :
> Quasi effondrement d'un fragile modèle de production éditoriale.
>
> Je lis maintenant le texte nu :
>
> FACE NORD
>
> Huit lettres scintillantes (sur le fond sombre de n'être pas suivi).
> Flatté que l'on ne me grimpe pas si facilement
> et de transporter en ce paysage-là.

Solution C

Comme vous venez de le constater, ma lecture de « Face nord » a détruit son unité.
La solution C consisterait à éviter cette sorte de défiguration/dislocation en montrant ce qui n'est pas entendu.
Les mots sont entendus, la ponctuation, dans une certaine mesure, l'est, une voix exercée arrive à faire entendre la capitale, le mot en bold, les guillemets, une parenthèse – mais une ligne blanche n'est pas entendue, la note n'est pas entendue, l'italique, les variations de casse ne le sont pas, le plus gros de l'« enrichissement » et des événements typographiques n'est pas entendu.

Pour tester cette solution C, j'ai conçu un petit boîtier électrique que je commande à moi-même dans le public de manipuler, si je veux bien enfin me rendre utile au lieu de jouer de façon irrégulière avec les loupiotes comme mes faux yeux me voient faire depuis le début.
On pourrait imaginer étendre la gamme des signaux colorés, ici limités au bleu (pour l'astérisque), au jaune

(pour la note), au rouge (pour l'italique) mais contentons-nous de ce clavier simple.

Face nord
DÉCLENCHER BLEU
(Contexte à la brosse) L'État *allait* délier sa bourse, la seule inconnue, habituelle dans l'habitude installée, étant *combien cette fois, combien pour les deux* chiens **DÉCLENCHER JAUNE** *Chien* nomme ici le livre invendable **ÉTEINDRE JAUNE**
On apprit : zéro – *stupeur*[2] **DÉCLENCHER JAUNE** Quasi effondrement d'un fragile modèle de production éditoriale. **ÉTEINDRE JAUNE**
puis au Maître en deux mots l'argument supposé. **ÉTEINDRE BLEU**
Huit lettres scintillantes (sur le fond sombre de n'être pas suivi).
Flatté que l'on ne me grimpe pas si facilement
et de transporter en ce paysage-là.

On sent qu'il faudrait pas mal d'entraînement côté auditeur et côté auteur, mais je laisse à ce dernier le droit d'actionner le petit son et lumière car il faut bien qu'il s'occupe n'est-ce pas ?

Solution D

Je pourrais choisir de lire ceux de mes textes qui le supportent, qui ne perdent rien ou presque à être vocalisés ou dont la structure n'est pas compliquée par un dispositif typographique ou paratextuel lourd – et de fait il en existe de ceux-là –, mais je crois pouvoir affirmer que ce ne sont pas mes préférés, et puisque j'ai voulu que la rencontre de ce soir soit l'occasion de révéler mes préférences, ce choix serait inconséquent.
Il me plaît de placer le lecteur (c'est-à-dire, en premier lieu, moi) devant un fait linguistique dont le sens, c'est le moins que l'on puisse dire, n'éclate pas à la gueule. [Il faudrait à cet endroit un développement sur le fait que l'opacité d'un texte ne reste pas longtemps un manque ou un trou : très vite quelque chose vient le combler ou résorber, tel qu'un jugement non pas sur le travail mais sur l'auteur.] Reconnaissant ici qu'à cette fin de réserver ou retenir ou retarder ce sens je complique délibérément la structure de la phrase ou du texte, je prends le risque d'être compris de travers, car ce n'est pas pour que le lecteur en bave et pense qu'il lui faudrait des muscles cérébraux qu'il ne possède pas que j'opacifie ma prose, ce n'est pas pour le mettre par rapport à moilauteur en situation d'infériorité, par pour l'obliger cruellement à traverser un Sahara* avant de boire mon eau, mais parce que la construction du sens ou la façon dont le sens prend est mon sujet souvent ou une partie de mon sujet, et je chéris particulièrement les textes, dans ma production tout comme dans celle des autres, où ce méta-sujet est opérant, ceux dont le sujet est particulièrement propice à une sorte de dédoublement. Pour le dire autrement, j'ai tendance à penser que les moins pénétrables sont mes meilleurs textes, soit que leur sujet premier ait été accompagné de cet autre, en bourdon : qu'est-ce que comprendre ?, soit que, n'ayant pas de sujet a priori, ils l'aient inventé à mesure qu'ils s'écrivaient.
Je confiais plus haut avoir dû « charger ma présence devant vous ce soir d'un sens *pour moi* » afin que je la sente justifiée, avoir dû trouver quelque utilité personnelle à l'exercice. Vous êtes en train de comprendre que ce sens pour moi aura été d'expliciter ou de tenter d'expliciter certains ressorts ou enjeux de mon travail. Mais si je me serai servi de ce moment pour autrement les dire qu'ils ne le sont dans les livres mêmes, d'une façon moins ramassée ou plus directe, je demeure convaincu que cette façon-là est fondamentalement insatisfaisante.

* «… si l'artiste t'oblige à franchir un Sahara pour atteindre à ce qu'il te donne, c'est lui le coupable. » (Ludwig Hohl)

Solution E

Mentionner quelques sujets qu'on croise dans *Jusqu'au cerveau personnel* à la façon de Thomas Browne dans son *Museaum Clausum* ou Lichtenberg dans son *Inventaire d'une collection d'ustensiles.*
Tentons-le. Il est question en vrac dans ces pages :

- d’un souci massif avec le produire se combinant avec un désir d’exploiter mes carnets de citations ;
- de divers moments de crise où ce qui s’écrit s’écrit *faute de mieux,* et de comment j’en sors après m’y être longtemps complu ;
- de la mort de mon père ;
- des noms d’animaux qui traversent le corpus entier de mes livres ;
- d’une phrase problématique de John De Lillo ;
- d’un projet (avorté) consistant à explorer mon passé à partir de mots choisis par d’autres que moi ;
- du tactisme, soit de la question fond/forme ou quoi/comment ;
- du rapport entre l’enjambement poétique et la prose coupée ;
- des transferts d’un cahier dans un autre ;
- de la réduction à 158 morceaux et des poussières du tout premier « tas » dans l’ordre d’écriture : *NOUURE* ;
- du couteau de Lichtenberg ;
- de la réparation d’une kora ;
- d’un manuscrit lacunaire de Damascius, le dernier philosophe néo-platonicien ;
- d’une dette envers un lecteur qui comprit si bien de quoi il retournait dans mon premier livre publié, *Tas IV*, qu’il m’a soufflé les mots *cerveau personnel* pour le titre du dernier ;
- de la troublante position dans laquelle place le fait d’avoir publié tout ce que l’on a écrit ;

etc. etc.

On pourrait penser que dire de quoi ça parle suffit, le comment étant justement ce que découvre le lecteur dans le livre.
Le problème, c’est que mon écriture aspire à ne pas les distinguer, qu’idéalement un quoi est un comment, et que ce distinguo quoi-comment lui-même, qui revient comme sujet et apparaît à ce titre dans la liste que je viens de lire est précisément celui sur lequel ma volonté de les confondre s’exerce prioritairement.

Solution F

Rester à la surface des livres.

Avec [*Nouure*] et *Jusqu’au cerveau personnel* sont rendus publics les deux bouts, l’origine et la fin, du chemin que je trace depuis 1984. Aucun projet *a priori* n’ayant jamais été posé, ce n’est qu’après-coup, avec la parution des livres documentant mon « faire », que m’est apparu qu’un peut-être le sous-tendait, celui de « penser sur le papier » et en acceptant comme « objets de pensée » tous les « sujets » que vivre me présentait : les rencontres esthétiques, les joies, malheurs, poisons, etc. de la vie réelle, toutes les questions liées à mon activité de « fabricant de phrases » (aspirations et limites de mon mode d’écriture, arrêts et reprises, interférences entre l’écrire et le publier…) etc.
Entre 1984 et 1989 s’accumulèrent des pages que j’ai resserré sous le titre *Nouure.* Le cycle des *Tas* qui démarra à la suite (1989-1999) m’éloigna de cette première phase, pour la raison que l’écriture y affichait un caractère poétique et aphoristique marqué peu ou prou en décalage avec le mélange des genres ou l’impureté que je voulais plutôt promouvoir.
Nouure toutefois ne fut pas jeté au feu, et je revins régulièrement à mon idée de réduire cet ensemble démesuré aux seuls morceaux en phase avec ma propre actualité ou auxquels je sentais ma « biographie » indissolublement attachée. Dans le *[Nouure]* d’aujourd’hui, une préface datée de 2009, « Comment 158 », détaille les motifs, étapes, accidents, réticences qui ont ponctué ce travail de réduction.
C’est dans *Jusqu’au cerveau personnel* qui paraît en même temps et dont l’élaboration a couru sur dix ans (2003-2013), que l’idée de publier finalement les 158 morceaux et poussières de *Nouure* a pris corps : il formerait en tant que livre son « pendant », et le plus ancien paraissant avec le plus récent, les « fondements » avec l’« extrémité », le corpus se refermerait, en même temps qu’une période de vie. Quelques pages de *JCP* développent cette idée de publications simultanées et symétriques (que mes deux éditeurs marseillais et genevois ont accepté) et le fantasme de clôture qui lui est associé. Une double transposition graphique en est proposée, issue elle-même d’un diagramme que j’ai récemment complété.
Jusqu’au cerveau personnel n’appartient pas plus que les divers « tas » à un genre défini : même matière impure et mélangée (anecdotique, poétique, philologique, etc.), même principe *a minima* de composition (la successivité), même écriture excessivement spéculaire qui impose l’impression de lire le journal de l’écriture elle-même…, tous traits qui en font un objet réfractaire à la présentation, qu’il assume en quelque sorte tout

seul et de façon extrêmement précise et nuancée dans de denses blocs de prose.
Sous la notion de « cerveau personnel » que le titre convoque, il faut concevoir une sorte de penser intime que chercherait à atteindre l'écriture, un noyau qu'elle touche peut-être parfois ou a cru toucher mais qui serait finalement incompatible avec elle, un « point d'opacité » au-delà du pouvoir-dire ou même de tout vouloir-dire.
L'instruction de cette notion est longue et obscure parce que contradictoire : c'est écrire l'inadéquation de l'écriture, documenter une lassitude et un détachement progressif, sinon de l'art littéraire du moins du type d'écriture qui m'est naturel, et ceci, contradiction redoublée, en poussant celui-là à son épuisement.

Solution G

Prendre la parole pour ne dire que ceci
« J'ai rassemblé pour vous, sous la forme de liasses, ce que vous n'entendrez pas ce soir. Servez-vous, lisez, et je vous interroge à la fin. »
Défaut de cette solution : je passerais pour un coquin. Mais il y a beaucoup plus sérieux : quelles questions pourrais-je donc vous poser ?

Solution H

Lire un *florilège de mes textes à propos du lecteur*.
Intérêt de cette solution : rendre manifeste que si la figure du lecteur n'infléchit pas ma manière d'écrire ni ne me dicte des sujets susceptibles de lui complaire, pour autant elle ne m'est pas théoriquement indifférente.
Obstacle à cette solution : le florilège serait long, car de ces textes il y en a dans tous mes livres.
Défauts majeurs de cette solution :
1. M'amener à lire dans le livre, à rebours de mes réserves
2. Consentie pour ce seul sujet, l'exception prêterait à celui-là trop d'importance. En outre une sorte factice d'unité en résulterait comme dans la solution D. Disparaîtrait l'hétérogénéité thématique, le désordre des matières auquel je suis attaché.

Je lirais 5 extraits de ce florilège non composé, issus de *Fantaisies* et de *Jusqu'au cerveau personnel*.

> Retrouver le début-de-pensée d'hier, achever
> un fragment pour la bouche d'un lecteur
> qui me ressemblerait :
>
> *Je ne comprends pas mais c'est*
> *d'une façon exceptionnellement précise – comme*
> *un terme grec ou chinois dans un ouvrage philosophique*
> *me retourne sur la glose trouée.*
>
> *Des taches m'apparaissent, des ombres de nuages, des*
> *nuits intégrales locales – mais parfaitement découpée*
> *est la forme du manque*
>
> *et je crois bien que sur les bords*
> *je comprends à mon extrémité*
> *– et cela me va.*

> Parlant de mon travail

je me sens comme expliquant
une blague de Carambar à une enfant de 4 ans,
même une bonne comme celle des fous et du portail.

C’est-à-dire que je sais exactement où il faut arrêter la précision
mais à la fois j’ai envie d’en donner plus, encore,
alors ce que je m’entends dire je l’entends sonner faux.

Lorsque j’écris de mon travail, pas de ce trouble.
L’approximation s’étire jusqu’à nettement mieux approximer.
J’ai le temps.
Un curieux ne m’excite pas
et le lecteur actif est déjà repu.

Ma jouissance de lecteur je la crois proche de celle de l’auteur.
Je veux dire (formule haïe, parce que je n’ai pas à dire ce que je veux mais
justement ce que je n’ai pas à expliquer) que quand
elle est de comprendre elle répond à l’effort de l’auteur pour être
compris – et sa jouissance aura été d’anticiper la mienne –, mais que quand
elle est de ne-pas-comprendre, elle y répond non moins, et sa jouissance aura
été la même.

Serais-je le lecteur dont l’auteur rêve ?

Conscience brutale
par le chemin de lire en tant qu’un autre, ses yeux imaginés,
que j’ai écrit et écris effectivement pour moi

exigeant que l’on soit moi pour comprendre,
tout en espérant n’être pas tout entier absorbé,
soit qu’on m’en laisse en n’y parvenant pas,

évaluant continûment la possibilité d’identification – là il peut encore, là plus,
et veillant à ce qu’il *puisse*
tout en prenant garde aussi à conserver une part, infime, de *là plus*,

jouant, en me retenant de basculer, à la limite
sur la limite, avec la limite

pour ouvrir à l’autre un espace de lui-même où il ne serait pas allé, lui
donner de s’accroître de moi mais à la fois m’accroître de lui, me
fabriquer une identité au-delà, m’assurer un point d’opacité inéliminable

cet intime hors d’atteinte, ce reste de l’opération de comprendre restant tout relatif car mesuré et contraint par ma propre capacité à devenir le lecteur.

Mon lecteur sait que mon lecteur a parfois le sentiment que certaines séquences ou pages ne lui seraient pas plus impénétrables écrites en rongo-rongo. Après une ou plusieurs tentatives infructueuses, il se convainc que la chose doit être pour quelque autre que lui, même s’il se représente mal qui, et la connaissance qu’il a acquise de ma façon lui soufflant que l’attend plus loin une zone plus dégagée, il contourne l’épineux fourré plutôt que de s’échiner et se griffer davantage.

Un moins généreux, ou non préparé, râlera contre l'auteur qui l'oublie, l'ignore peut-être, mais lui me fait crédit, et en s'imputant l'incapacité à lui-même, d'entrer, plutôt qu'à moi, d'accepter qu'il entre, m'oblige à travailler, travailler à accueillir quelqu'un et faire que pour cet autre qu'il n'est pas ce soit comme parfois c'est pour lui – c.a.d à ne pas jeter au désert sans savoir moi-même ce qu'est la soif.)

Après ce mot de soif je devrais enchaîner sur
et si maintenant on buvait un coup ?
mais il est trop tôt, j'ai encore une solution, la I – laquelle, ça tombe bien, est façon de *mettre le point sur le*, et aurai 5 remarques de plus (que vous entendrez comme des variantes encore) qui, si j'avais commencé par elles auraient dû en bonne logique m'amener à ne pas continuer – elles seront donc parfaites pour conclure.

Solution I
[Rayer alors sur le tableau routes les solutions restantes (de J à Z) préalablement figurées, et révéler, inscrit sur une feuille de paper board : « Vous étiez inquiets, voilà qui vous rassure. Et je démontre en rayant que rayer peut faire plaisir. »]

Renoncer à la solution « Solution(s) » et confier très naturellement, sans apprêt, que ce qui m'apparaît comme devant être dit aujourd'hui au lecteur ou futur lecteur, à supposer que quelque chose doive l'être – mais tel est le jeu que j'ai voulu jouer, tient en peu de mots :

- La rencontre avec l'auteur Philippe Grand, c'est dans les livres uniquement qu'elle peut se produire ; ailleurs que là il s'agit d'une rencontre avec l'individu Philippe Grand. Il se trouve certes que le second comprend le premier, ou à l'inverse, comme il n'est pas absolument idiot de le penser, que PG-individu est une partie de PG-auteur, mais quel que soit finalement l'ordre d'emboîtement des identités, l'un *comme* l'autre, c'est-à-dire PG-individu comme PG-auteur, ne souhaitent pas être *pris l'un pour l'autre à tout moment*, n'aiment pas les situations qui portent à les confondre, ce qui paradoxalement réduit leur différence et empêchera qu'on l'inscrive au compte d'une schize existentielle majeure.

- Il ne m'intéresse pas d'établir un lien entre ce qui est écrit et celui qui l'a écrit comme le type même d'une soirée comme celle-ci induit à le faire (la projection est là, vous l'avez compris, pour desserrer ce lien ou enfoncer un coin entre moi et moi).

- C'est par une sorte de malentendu que PG-individu se retrouve devant vous, malentendu ou méprise qu'il a nourri en acceptant de publier. Il a mal mesuré le risque de passer, en tant que PG-auteur, pour un auteur. Rester silencieux et ne pas me montrer est une attitude beaucoup plus en accord avec ce que montrent ou disent les textes.

- Je suis moins certain que jamais du caractère partageable de ce que l'on fait (dès lors que ce qu'on fait est la manifestation sur un plan mondain de ce qu'on est – comme la toile que l'araignée tisse *est* l'araignée). [S'agissant de l'action de l'araignée, je vous invite à regarder tout à l'heure un des panneaux souples accrochés dans la salle. Je ne songe pas m'orienter vers le torchon imprimé, mais je cherche un au-delà du livre et cette sortie de la page-type m'apparaît comme une voie possible… (l'avenir dira)

- Au sommaire du premier numéro de feu *La Revue de littérature générale*, qui ne connut hélas que deux parutions, figurent des fragments antiques anonymes nommés *défixions*, soit la retranscription de formules de magie privée qui étaient gravées sur des rouleaux de plomb et enfouies dans le sol, où des archéologues les ont découvertes au début du XXe siècle. Sans doute mes textes n'ont-ils pas grand-chose à voir avec ces *tablettes de malédiction* comme on les nomme aussi, mais il arrive parfois qu'une part de moi rêve qu'ils ne soient, à leur exemple, de personne, d'aucun auteur à qui l'on puisse demander de les assumer, et qu'ils existent comme des objets naturels, quasiment non-faits, comme, dans le cas des défixions, l'efficacité le requérait.

- Il se trouve que c'est précisément maintenant que tout ce que j'ai écrit a été publié qu'il me paraît que rien peut-être n'aurait dû l'être ; ce n'est pas signifier que je regrette quoi que ce soit mais uniquement ceci, qu'il m'a fallu publier, et en l'occurrence tout, pour parvenir à ce doute.

- Tel que vous me voyez, je suis captif d'un dilemme, étranglé ou disons (« étranglé » étant tout de même un peu fort) tiraillé par ces aspirations contraires : être là et n'être pas là.

Le dispositif vidéo m'a paru pouvoir respecter cet état, mais je me dois de préciser que peinant à me reconnaître *comme vous me voyez*, j'ai dû inverser horizontalement le film de façon à me voir plutôt *comme je me vois*, c'est-à-dire à retrouver certaine dissymétrie de mon visage à laquelle le miroir, que je ne regarde pourtant guère, m'a habituée.

Première remarque

Je suis finalement porté à penser que je suis plus proche de l'artiste que de l'écrivain, mais en manipulant ce terme d'artiste avec des pincettes. J'utilise les mots et cela prête à confusion.

Mais il y a encore ceci pour compliquer mon apparentement au genre artiste : mes œuvres sont des multiples.

Toutefois, j'aimerais que l'on considère ceci : un soir de vernissage, le public pénètre dans un espace que l'artiste a particularisé. Les regardeurs ne sont pas venu écouter l'artiste mais faire l'expérience de cet espace particulier. Présent, l'artiste éventuellement converse avec tel ou tel, mais il ne lui est pas demandé de prendre la parole et de dire à la cantonade ce qu'il montre. Les regardeurs se contentent de regarder.

J'aimerais qu'on considère le livre comme un espace similaire, en plus réduit, où le lecteur est invité à entrer et se déplacer. Il s'arrêtera là ou là longuement, ici au contraire passera plus vite, mais à mon sens, il ne devrait pas pouvoir, au prétexte que ce sont des mots qu'il voit, demander en plus à les entendre car c'est un peu comme s'il demandait à un peintre d'interpréter à la guitare ce qu'il expose.

[J'ai trouvé depuis ceci dans Quignard : « Lucien Freud ne venait pas aux vernissages de ses expositions. Il disait : — ce n'est pas moi qui m'expose. Je veux rester en dehors de ça. »]

Deuxième remarque

En lisant chez moi les pages que vous avez entendues, j'ai pris conscience de ceci : je n'éprouve aucun plaisir à *jouer* mes textes, à les transposer sur un plan sonore. Autant ils peuvent me satisfaire quand je les lis silencieusement, autant le fait qu'ils s'étalent au dehors et durent dans un milieu qui n'est pas le leur m'irrite, jusqu'à me les rendre presque détestables.

Troisième remarque

Ma pratique d'écriture est contradictoire et en quelque sorte soustractive : je fabrique avec des mots des blocs de silence. Tous ces mots que j'écris, je les soustrais, je ne sais pas vraiment à quoi, je ne sais pas comment préciser ça, mais en tout cas ce n'est pas pour les réinjecter là où je les ai pris, pas pour les remettre en service.

Quatrième remarque

Qui êtes-vous devant moi ? M'avez-vous déjà lu ? Dois-je vous convaincre de le tenter ?

Sortir du livre pour vous engager à y entrer alors que c'est à pénétrer dans ma tête qu'il invite, c'est la contradiction de présenter, que j'ai affronté ici laborieusement et lourdement.

Si mon désir n'est certes pas que vous restiez hors de lui – pourquoi alors publierai-je ? –, pour autant je ne veux pas moi-même en sortir pour vous pousser dedans, ni vous abandonnez la place à la façon d'un architecte-maçon remettant dans le jardin la clé de l'ouvrage achevé à son futur occupant… Non, je préfère rester à l'intérieur, dans mon élément, et de là vous convier à quitter l'espace intermédiaire où nous nous sommes croisés ce soir, moi avec ces lignes hors-livre vous avec votre patience, pour partager mon chez moi avec moi dedans.

Ultime remarque enfin

Au moment de conclure ce bla-bla, je me rends compte qu'il en fut bel et bien un, que d'un bla à l'autre il n'y eut que des blas, que je n'aurai fait tout du long qu'autrement dire et encore autrement une pauvre

matière, que vous m'aurez vu changer de marteau peut-être mais de clou jamais.
Si l'on peut comparer un livre à une planche, alors sachez que mes deux dernières planches offrent, en termes de pointes, une variété heureusement plus grande, et que si sans doute certaines têtes y affleurent à peine, il y en a qui semblent n'avoir été que caressées et beaucoup sentent bon le doigt écrasé.

Voilà.
Bien que je pense avoir répondu d'avance à nombre de questions, n'hésitez pas à m'en poser ou à me faire part de vos remarques.

Exemple de question : c'est quoi le Rongo-Rongo ? La dernière danse à la mode ?

Un système de signes gravés découvert sur l'île de Pâques en 1864 et qui a résisté à toutes les tentatives de déchiffrement (les signes sont alignés en longues séquences, une ligne à l'endroit, une ligne à l'envers, il faut donc retourner le support à chaque nouvelle ligne).

SORTE D'AVANT-DIRE

• S'il n'a pas écrit *texto* que la publication est l'expiation de la création, Pascal Quignard, dans sa toute récente *Critique du jugement*, affirme en tout cas qu'assurer la promotion du livre publié est pour l'auteur une manière d'expier le plaisir qu'il s'est donné en privé en créant.
Je partage souvent les vues de Quignard et ici encore, mais je ne le suis plus quand il ajoute, plus loin dans le même si riche chapitre, que cette expiation n'est pas intégralement négative et qu'elle possède aussi une vertu : celle de protéger en quelque sorte la solitude qui ne manquera de suivre l'« évacuation de l'œuvre dans le réel », de fortifier « la concentration de l'esprit », d'accroître le désir de « recouvrer sa solitude » après le « châtiment » etc.
C'est, je crois, *faire contre mauvaise fortune bon cœur*, mais je comprends bien que la notoriété de Quignard ne lui laisse pas le loisir de se dérober aux estrades et micros.
Bien que la pression sur moi soit moindre pour ne pas dire quasi nulle, je sens pourtant que l'on apprécierait que ma présence aux côtés des livres répare l'*écart à la compagnie* que l'écriture creuse, un accompagnement pensé naturel, moins une dette exigible qu'une attitude conforme à une tradition dans les lettres fondée sur la ductilité de l'écrivain sous l'empire du vouloir-dire.
Or, je ne suis pas cet écrivain, ne veux pas expier de ne pas l'être et ne pense pas coupable la joie que je tire de mon vice. Je n'éprouve aucunement le besoin de me soumettre à la vue des autres afin de racheter de m'en isoler, et je ne conçois pas de bénéfice associé à cette « espèce de *tourisme* dans l'horreur cancanière et fiévreuse des congénères » à quoi voue, selon Quignard, la publication, prix-pour-avoir-fait que tant rêvent de payer.
Moi qui ai publié 98% de mes lignes, il serait indécent que je crache dans la soupe : l'engagement d'un éditeur vaut reconnaissance et je ne veux pas minimiser l'importance de celle-là la première fois qu'elle se produit, lorsqu'elle surgit sur le fond d'une indifférence commençant à s'effriter. Le livre néanmoins n'est que la face publique d'une activité qui n'exige pas des autres leur assentiment.

• Bien qu'indéniablement liée à la parution de deux livres affichant mon nom en couverture, ma présence chair et os dans le salon de lecture du Bal des ardents n'en est pas une conséquence directe

comme si me montrer était la fin que je poursuivais à travers l'écriture et que tout nouvel ouvrage renouvelait l'occasion d'orienter les regards sur moi
(animal égocentré suis, mais non narcissique, et plutôt ours que paon)

ou comme si elle avait pour fonction d'authentifier lesdits livres, faute de quoi leur attribution resterait douteuse

> (S'il ne m'est pas davantage demandé de produire la pièce d'identité certifiant que je suis bien Philippe Grand, qu'il ne l'est tacitement à mon corps de soussigner mon nom ou contresigner mes choses, le rituel du stylo post lecture est assurément un reliquat de cette procédure d'authentification : à l'encontre de la qualité de multiple du livre, une signature attestera que cet exemplaire-là a été touché par l'auteur, et qu'il en est donc, parmi tous, plus proche. La présence corporelle de l'auteur auprès de ses petits dans la librairie est un peu l'équivalent de sa griffe dans l'espace du livre.)

ou comme si elle obéissait à une nécessité de nature formelle ou structurelle

ou encore comme si la publication de deux livres d'un coup réclamait forcément, du fait de sa rareté, qu'on dût *marquer le coup* et la fêter

…

La question se pose alors de la raison pour laquelle j'ai accepté l'invitation que m'a faite Francis d'intervenir *live* devant curieux et connaissances mêlés, soit, plus précisément, de la justification substituée aux raisons d'être là détruites plus haut une à une, et qui m'a rendu sourd à celles, plus essentielles et plus coriaces, de n'y être pas, simplement exposées dans « Solution(s) ».
Elle est simple et humaine : mes éditeurs ayant dépensé du temps de l'énergie et de l'argent pour donner à mes textes une chance de rencontrer des lecteurs, j'ai fait le choix d'honorer leur implication en quittant, une fois n'est pas coutume, mon trou.

• Je préfèrerais ne m'adresser qu'à des gens qui m'ont lu – éventuellement pour les rassurer en leur disant que s'ils ont été ou sont parfois à la peine la responsabilité vraisemblablement m'en incombe – car dans la mesure où « ce que j'ai à dire » est *dans* les livres, et soudée à eux (trouver un exemple de ce que l'on détruit en le sortant de son milieu), qu'ai-je à dire d'autre aux autres que *lisez-moi* ?